

---

## JOURNÉE DE PRINTEMPS

*Le samedi 27 mai 2000 s'est tenue à l'Institut culturel italien, rue de Varenne à Paris, la Journée de printemps d'ATLAS. Elle était intitulée cette année « Passeurs et passants : traduire la ville ». La matinée s'est ouverte par la présentation d'une jeune architecte, Laetitia Ducrocq, sous le titre : « Figures de la ville : topographie et toponymie ». Puis les participants se sont répartis entre les différents ateliers qui leur étaient proposés, chacun autour d'une ville et d'un texte posant des problèmes de passage d'une langue à l'autre. Berlin vu par Alfred Döblin, avec Jürgen Ritte. Lisbonne vu par Camilo Castelo Branco, avec Michelle Giudicelli. Saint-Pétersbourg vu par Andreï Biély, avec Jacques Catteau.*

*L'après-midi : Brooklyn vu par Gilbert Sorrentino, avec Bernard Hæpffner, Londres vu par Charles Dickens, avec Sylvère Monod, Madrid vu par José Luis Sampedro, avec Marianne Millon. Il y eut également un atelier autour du roman City, d'Alessandro Barrico, avec Françoise Brun et un atelier d'écriture animé par Michel Volkovitch : « Se promener dans Paris et ailleurs ». En fin de journée, avant le cocktail dans les jardins, une séance de synthèse était présentée par Marie-Claire Pasquier.*

Jürgen Ritte

## Le Berlin de Döblin

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le grand professeur Lichtenberg (1742-1799), physicien de son état et inventeur du couteau sans lame auquel il manque le manche, procédait à un constat alarmant pour la littérature allemande : aucun État, aucune principauté, aucun royaume du Saint Empire, notait-il, ne dispose d'un nombre suffisant d'habitants pour peupler un roman. Ni pour peupler une ville, une vraie ville, comme Paris ou Londres, pourrait-on ajouter. Certes, la célèbre boutade de cet éminent professeur de l'université de Göttingen n'a pas empêché les écrivains de langue allemande d'écrire des romans, des romans de formation, par exemple (Goethe, Keller, Stifter...), qui racontent le monde à travers la perception d'un seul individu. Mais il est vrai que la grande absente du roman allemand reste, à travers tout le XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux lendemains de la guerre de 14-18, la ville avec ses populations riches et pauvres, ses rues assourdissantes, ses destins tragiques, ses fastes, ses promesses de réussite, etc. Il a fallu attendre l'année 1929, date de parution de *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin, pour trouver, en langue allemande, un grand roman qui, pour la première fois, raconte et « traduit » cette réalité récente dans le contexte allemand qu'est une ville moderne, une métropole, en l'occurrence le Berlin des années 1920.

Pour notre atelier de traduction le choix de *Berlin Alexanderplatz* n'en était donc pas un : il s'imposait comme une évidence. Traduit dès 1930 en danois et en néerlandais, le roman trouve rapidement un public européen, voire mondial : en 1931, il est traduit en anglais et en italien, un an plus tard il est également disponible en espagnol. En 1933, année de la prise de pouvoir par les nazis et de l'installation de Döblin à Paris, paraît chez Gallimard une traduction française de Zoya Motchane, accompagnée d'une préface élogieuse de Pierre Mac Orlan.

Il est intéressant de relire la préface de Mac Orlan, inventeur du « phantastique social », sensible aux mystères de l'existence humaine tels qu'ils se révèlent en milieu urbain. Voici le début : « Place Clichy ! Ces deux mots n'ont pas encore tenté un écrivain français, parce que la plupart des écrivains français n'éprouvent aucune curiosité pour le mystère social [...] Je ne connais rien dans notre littérature que l'on puisse comparer à cet ouvrage [i.e. *Berlin Alexanderplatz*], si ce n'est le livre de M. Céline : *Voyage au bout de la nuit...* » Pierre Mac Orlan « traduit » Alfred Döblin à sa manière : il affirme avoir rencontré Franz Biberkopf, « héros » de *Berlin Alexanderplatz* au « coin de la rue Durantin », à Paris, et avoir vu Reinhold, autre personnage du roman de Döblin, à l'heure de l'apéritif dans un bar de la rue de Douai. L'Alexanderplatz devient, d'entrée de jeu, la place Clichy. La lecture que propose Mac Orlan est une transposition, une adaptation du roman pour la « scène » littéraire française des années 1930. C'est un procédé tout à fait licite – pour un écrivain. Le pauvre traducteur littéraire, quant à lui, est obligé de laisser Biberkopf et l'Alexanderplatz là où ils sont (ou étaient) : à Berlin.

Tâche difficile, comme le montre (une fois de plus) un examen attentif de la traduction que proposa, voici 67 ans, Zoya Motchane. De toute évidence, la traductrice était consciente des difficultés que lui posait le chef-d'œuvre d'Alfred Döblin. Dans une note précédant sa traduction, elle avertit le lecteur français qu'elle a « usé de quelque liberté dans l'adaptation de certains détails de l'œuvre allemande : les citations de refrains populaires et les passages en argot berlinois exigeaient une transposition que l'on s'est efforcé de restreindre aux limites nécessaires ».

Le passage que nous avons lu et traduit en atelier se situe au début du cinquième chapitre. C'est la première évocation de l'Alexanderplatz que Franz Biberkopf, après un long séjour en prison, redécouvre en pleine mutation. L'analyse des structures narratives (technique du « collage » empruntée au cubisme et à la « Merzkunst » d'un Kurt Schwitters, juxtaposition du monologue intérieur, du style indirect libre, du commentaire du narrateur...) et des procédés rhétoriques (onomatopées, style familier et argotique, citations de panneaux publicitaires, d'extraits de journaux...) montre rapidement que le roman de Döblin donne délibérément une image fragmentée, amorphe et « désordonnée » de la ville, recréant ainsi l'effet de vertige que produit la vue de l'Alexanderplatz avec ses grands chantiers, ses bruits assourdissants, ses tramways et ses magasins, sur le pauvre Biberkopf. Des phrases elliptiques dans l'original allemand devraient donc rester telles en français. La profusion des noms propres (noms de rues, de restaurants, de grands magasins, de marques...) produit à la fois un effet

« poétique » propre à la ville et un effet de désorientation auprès du lecteur (même contemporain de Döblin) qui n'est (ou n'était) pas forcément un habitué de l'Alexanderplatz en 1929.

L'examen des solutions proposées par Zoya Motchane (si solution il y a : dans sa traduction, des passages entiers ont tout simplement « sauté ») nous donne l'impression (vite transformée en conviction) qu'elle s'est trouvée confrontée non seulement à quelques problèmes de « transposition » et d'« adaptation » de refrains populaires et de passages en argot berlinois (ces derniers sont d'ailleurs fort rares et il s'agit plutôt d'une imitation de l'accent et du parler berlinois), mais aussi à un problème de fond : le nombre de faux sens et de contresens, d'omissions et d'autres fautes qualifiées (pour ne pas parler des « maladresses » stylistiques) repéré sur deux pages laisse penser que la traductrice était peu familière du monde de Döblin et pas assez de l'allemand.

Mais disons-le très clairement : l'atelier d'allemand ne s'était pas réuni pour instruire le procès d'une collègue. Au contraire. Il faut saluer son courage : elle s'est attaquée à un « noyau dur » de la littérature moderne, avec tous les risques qu'entraîne une telle entreprise. Les premiers traducteurs de Joyce et de Proust (en langue allemande) ont, eux aussi, échoué héroïquement, et ils n'étaient pas des moindres : Benjamin, Goyert, Hessel. La traduction d'une grande œuvre littéraire, œuvre qui (par définition, est-on tenté de dire) innove et réinvente sa langue d'origine, si bien que, comme le suggérait Proust, elle semble dès le départ avoir été écrite « dans une sorte de langue étrangère », exige un certain recul dans le temps.

Nous ne savons pas dans quelles conditions Zoya Motchane a traduit *Berlin Alexanderplatz* (étaient-elles aussi agréables qu'au Centre culturel italien qui nous accueille ?); nous ne savons même pas qui elle était (les recherches sont lancées). Toujours est-il que les éditions Gallimard continuent à commercialiser cette traduction (avec la préface de Pierre Mac Orlan). Le dernier tirage en collection Folio date de cette année. Vu les efforts considérables qu'ont entrepris ces dernières années différents traducteurs et éditeurs français en faveur de l'œuvre de Döblin, ne serait-il pas temps d'envisager une nouvelle traduction de ce roman capital qu'est *Berlin Alexanderplatz* ?